

Fiche technique

Autriche - 2003 - 1h14

Réalisatrice :
Ruth Mader

Scénario :
Ruth Mader
Barbara Albert
Martin Leidenfrost

Image :
Bernard Keller

Montage :
Niki Mossbock

Interprètes :
Aleksandra Justa
(Ewa)
Gottfried Breitfuss
(Marold)
Martin Brambach
(Martin)
Wiktoria Nowak
(Simi)
Margit Wrobel
(le docteur)



Résumé

La lutte pour l'existence, la subsistance, lutte pour la survie. Lutte dans le monde du travail : Dans les usines , les bureaux, les voitures, les rues... **Struggle** suit le parcours d'une femme de l'Est passée à l'Ouest et qui cherche une vie plus douce pour elle et sa fille. Non loin des luttes invisibles de la clandestinité, un agent immobilier viennois, divorcé et seul, s'adonne à certains plaisirs secrets qui l'aident à tromper l'ennui et survivre à ses désillusions.

Texte de soutien de l'ACID

Ça commence par le geste rageur d'une vieille femme qui jette le contenu d'un verre au visage d'une infirmière, ça se termine par une enfant hilare devant un théâtre de marionnettes. Entre les deux, Ruth Mader suit le trajet d'une femme, le trajet qui la mène d'un pays où la vie est trop difficile (la Pologne) à un pays «hautement développé»(l'Autriche). Le regard de Ruth Mader, acéré comme un scalpel, décrit le travail dans nos sociétés si civilisées. Elle filme avec une économie d'expression qui est la marque des vrais cinéastes : une certaine distance, peu de mots, le respect du temps. Elle montre, expose les faits, la mécanisation imposée par le progrès technique, la réduction inéluctable des corps, leur transformation en machines (corps des poulets, corps des humains), le recyclage trivial des objets symboliques en bibelots industrialisés (à l'image de ces chinoiserries que l'héroïne dépoussière). Nos corps d'humains eux aussi conduits à s'assouvir

L E F R A N C E

dans le plaisir mécanique, corps pris dans un monde sans intelligence, sans révélations, sans désir, ce désir de l'âme qui remplit les corps, apporte le plaisir des sens.

Ruth Mader n'a pas d'état d'âme, elle regarde et énonce les faits, les uns derrière les autres, elle nous oblige à les mettre en rapport et à conclure. Son film est tranchant comme une lame de rasoir, l'émotion qu'il procure n'est pas une émotion dégoulinante de bons sentiments, non, c'est l'émotion profonde d'un constat critique à travers cette représentation du parcours d'une femme en quête de survie dans notre monde occidental.

Une femme cinéaste bourrée de talent vit quelque part en Autriche et réalise un film qui éclaire, un film qui résiste. Ça rassure, ça fait du bien de savoir qu'elle existe, comme ces cinéastes sud américains, iraniens, asiatiques... tous réunis par la croyance qu'un film est un objet artistique capable de décrire nos sociétés et leurs contradictions.

Ce très beau film se mérite, sa grandeur c'est son refus de l'aveuglement ambiant qui veut nous faire prendre l'agitation (et la débauche spectaculaire) pour la vie.

Marie Vermillard et Joël Brisse
Fiche l'ACID

Critique

Alors qu'Elfriede Jelinek savoure, silencieuse et solitaire, un prix Nobel de littérature qu'elle a immédiatement lancé à travers la gueule de son pays natal, voici qu'arrive sur nos écrans l'un des purs produits de cette culture si typiquement autrichienne de l'autodénigrement et de la sourde violence. Un court film d'une heure et quart, signé par une frêle et jolie cinéaste de 30 ans, et pourtant l'un des pamphlets les plus virulents contre ce qui tourne trop rond du côté de Vienne. La forme est, le plus souvent,

absolument neutre : images frontales, et souvent banales, du quotidien ; couleurs, matières et sentiments froids de la vie ordinaire ; sons et bruits de la consommation sans histoire. Mais, comme dans **Lust** de Jelinek, cette glaciation peut aussi servir sans heurts de vecteur à l'obscène pornographique, et comme dans les **Exclus**, tous les personnages peuvent être «normalement» conduits au meurtre le plus sauvage.

Ruth Mader, pour son premier film (présenté en 2003 dans la sélection Un certain regard à Cannes), a voulu «cette forme simple» et «ces gestes désespérés» comme s'il y avait «le feu sous la glace». **Struggle** a la vertu jouissive d'incorporer la violence de façon quasi mutique : les plans ingèrent une brutalité latente, qu'ils finissent par rendre avec l'impassibilité, mais la rigueur objective, d'une mécanique soudain détraquée. Les deux histoires, qui se croisent à peu près au milieu du film dans un club échangiste de Vienne, portent cette part maudite, secrète et désespérée, du quotidien qui vire au noir sans avoir posé les jalons de sa métamorphose.

(...) Chez Ruth Mader, on parle peu, et la musique qui passe sur les autoradios est douce et sucrée, une pop enlevée et mielleuse, de celle qu'on pourrait reprendre en chœur, qui contraste avec la froideur généralisée. La cinéaste sait exactement ce qu'elle veut et les effets qu'elle recherche. «Les personnages parlent très peu et, quand ils parlent, il n'y a pas vraiment d'échange non plus, souligne-t-elle. C'est aussi parce que c'est un film sur le travail et sur l'Autriche. Et qu'on ne parle pas beaucoup quand on travaille, et pas plus quand on vit en Autriche. Ou alors pour ne rien dire. Quant à la musique, elle a été pensée pour agacer le sentimentalisme de midinette qui est en chacun de nous. J'aime l'idée qu'on ne puisse rien dire et qu'on puisse par ailleurs tout entendre, même et surtout le pire.»

Elle travaille dans le moindre détail, davantage que dans le gros œuvre,

et possède cet art, déjà entrevu chez ses jeunes congénères germaniques (Hochhausler et son **Bois lacté**, Jessica Hausner et **Lovely Rita**, Barbara Albert et **Free Radicals**), de savoir faire basculer toute scène, même la plus anodine, vers le fantastique, la violence ou le malaise. Si sa tout aussi jeune productrice Gabriele Kranzelbinder dirige une maison du nom d'Amour fou, c'est sûrement pour une bonne raison : quand le sentiment, soudain, vire à la passion et au drame. Mais avec rigueur : **Struggle** est un film hypercomposé et tenu, il est désespérément fort et beau.

Antoine de Baecque
Libération – 13 octobre 2004

De par son titre, **Struggle** donne à penser qu'il ausculte la lutte sous toutes ses formes : lutte pour la subsistance, lutte pour la survie dans le monde du travail ou pour une vie meilleure. Mais le choix, pour un film autrichien (et, pourrait-on dire, on ne peut plus autrichien dans sa forme clinique et précise comme un tracé au scalpel), de conserver cette dénomination anglaise renvoie à ce monde dont les règles ont été élaborées par les promulgateurs d'un mode de pensée essentiellement anglo-saxon. Au nom d'une organisation exclusivement tournée vers l'économie de marché, la compartimentation s'opère entre exploitants et exploités, entre ceux qui ont l'illusion d'être maîtres de leurs mouvements (les déambulations du désœuvré Marold) et ceux à qui l'on impose une cadence (Ewa, à la cueillette ou à la chaîne, dans une usine de poulets).

Struggle, au-delà d'un postulat naturaliste, se présente et se comprend donc essentiellement par ses particularités formelles, en avançant par blocs (le chapitre consacré à Ewa, où ses différentes expériences professionnelles sont elles-mêmes segmentées de façon très nette, puis le chapitre consacré à Marold), ou par poussées rythmiques

(les trajets d'Ewa, transportée comme une marchandise, sa fuite pour échapper à la police, puis ceux de Marold, pour se rendre en voiture à son travail, ou dans un endroit où il pourra se divertir). Ce faisant, il propose un aperçu plus élaboré et stimulant de ce cinéma autrichien, que l'on commençait à trouver un peu trop familier et systématique dans sa forme.

Julien Welter
<http://www.arte-tv.com>

L'avis de la presse

Télérama - Jacques Morice

En refusant le dialogue et le commentaire, en braquant son regard comme une arme, Ruth Mader rejoint ceux qui n'ont plus droit à la parole. On aime à voir dans sa conclusion ouverte les prémices d'une sérénité aussi dérangementue que magnifique.

Aden -

Par une série de tableaux secs et précis, où prime l'observation des faits et des gestes, la réalisatrice parvient à donner à ses personnages silencieux une grande force humaine. Rien de sentimental. Mais l'émotion naît de la capacité plus ou moins grande de chacun à résister.

Chronic'art.com - Romain Le Vern

C'est une expérience de cinéma très crue, en même temps qu'un tour de force : tout à la fois tableau sordide d'une Autriche sclérosée et autopsie crasse de la beaufitude, ce film politique et sauvage possède plus de cynisme que toutes les œuvres de Michael Haneke et Ulrich Seidl réunies.

Cahiers du Cinéma -

En dix lettres, un mot résume **Struggle**

: autrichien. Irait aussi en huit lettres : clinique. Ou encore, version plus dépliée : peignant l'exploitation et la tristesse libérales en scènes blafardes et tableaux figés où convergent, (...), quelques traits définitoires de l'auteursime mondialisé, européen surtout (...).

TéléCinéObs -

Cadrages rigoureux, mise en scène impassible, jeu atone : la jeune réalisatrice offre une vision âpre et déshumanisée de l'Autriche, où la relation maître-esclave résonne comme une allégorie politique et social.

Avec **Struggle**, Ruth Mader réalise son premier long métrage. Elle a depuis ses débuts, il y a une dizaine d'années, tourné cinq courts métrages primés dans différents festivals. **Struggle** est un film qui met en scène la lutte pour la vie, ou plutôt la survie, économique ou émotionnelle. Comme en exergue, la première scène se déroule dans un asile psychiatrique. Une vieille dame indigne balance son verre à la figure de son médecin. Tout est là, dans ce premier geste, de la vigilance de la réalisatrice à se tenir sur le fil de son propos en ne versant pas plus dans le compassionnel que dans la rébellion.

(...) Ce premier long métrage fait songer à une mosaïque de thèmes qui auraient pu chacun donner lieu à un film à part entière : l'exil, le travail, clandestin ou non, la pauvreté matérielle ou affective. Pourtant, tout se tient et s'imbrique.

<http://www.humanite.fr/journal>

Entretien avec la réalisatrice

Qu'est-ce qui constitue la solidité de votre fil conducteur ?

Ruth Mader. C'est l'idée directrice de la lutte pour survivre. Au départ, l'histoire que je souhaitais tourner était celle de deux hommes dont l'un propose à l'autre un jeu érotique qui consiste à être pendu. On y mentionnait une femme mais elle n'apparaissait pas. Et puis j'ai lu dans un journal une enquête très documentée sur les conditions de travail et de salaires misérables des cueilleurs de fraises qui viennent des pays de l'Est travailler en Autriche. La femme de la première histoire s'est alors incarnée et j'ai ensuite songé à provoquer une rencontre entre ces différents personnages. C'est difficile d'être heureux. Je ne parle pas du sentiment superficiel, mais de quelque chose de beaucoup plus profond. On ne demande pas aux gens des ex-pays de l'Est d'être heureux. Ils doivent trouver comment survivre. À l'Ouest, même les gens qui n'ont pas besoin de se livrer à cette recherche ne vont pas bien pour autant.

Votre récit s'inscrit dans un environnement extrêmement asphyxiant. Est-ce spécifique à la société autrichienne ?

Ruth Mader. Je crois que c'est commun à tous les pays riches, avec des nuances qui ne jouent pas sur le fond. Il est vrai que la société autrichienne est particulièrement étouffante. C'est en partie lié à son histoire, mais pas seulement. Il existe un problème d'identité. L'architecture de l'Empire est là, écrasante, pourtant cet empire n'est plus. L'Autriche est un petit pays comme amputé de sa puissance. C'est vrai aussi au plan intellectuel. Les nazis ont chassé ou tué les intellectuels. Pour l'essentiel, les gens qui sont restés sont ceux qui se sont adaptés. Fin de l'empire multiculturel avec la Première Guerre mondiale. Fin de la richesse de la vie intellectuelle avec la seconde. Il fallait trouver une nouvelle identité et, dans les années

cinquante, c'est d'abord la littérature puis le cinéma qui s'en sont chargés. Un cinéma joyeux, enthousiaste, qui célébrait les montagnes et le grand air en toute schizophrénie. C'était une anesthésie totale, et la vérité a mis du temps à percer. Un véritable conflit est né entre ceux qui voulaient la dissimuler sous un certain romantisme kitsch et une autre partie de la société, en lutte radicale. À quoi il faut ajouter les manifestations de la bourgeoisie qui, en Autriche, réagit avec une grande violence émotionnelle lorsqu'elle se sent attaquée.

Diriez-vous que votre film est pessimiste ?
Ruth Mader. Non. Je ne peux pas donner la vision d'un monde heureux parce qu'il ne l'est pas, mais je donne une chance à mes personnages et donc aux spectateurs. Une chance ou un espoir qu'il soit possible de trouver l'essence de la vie. On passe dans le film du champ économique à celui de la vie privée. Ces deux aspects dialoguent et on peut aborder, sans y répondre, la question de l'amour.

Votre film est très rigoureux et pourtant il laisse une très grande place au spectateur. Comment avez-vous travaillé cet apparent paradoxe ?

Ruth Mader. En étant très attentive au montage. Il s'agissait de trouver les bonnes longueurs, celles qui permettent au spectateur de procéder au plus grand nombre possible d'associations. Par exemple, le temps où l'on assiste à la cueillette des fraises ou aux activités de l'usine de volailles est beaucoup plus long que celui qui serait nécessaire à la simple information. C'est le temps de la réflexion. La sobriété des décors m'a permis de réaliser des images très expressives de manière à ce que l'on puisse se concentrer sur leur sens. Je voulais aussi montrer que les espaces, chez nous, à l'Ouest, sont souvent très vides. La vie s'en efface de plus en plus au profit de la fonctionnalité. Bien sûr, le tout est stylisé. Mon approche n'est pas naturaliste. Elle est plutôt constituée

d'un mélange de réalisme et de stylisation. Les lieux de travail sont réels. Les ouvriers sont de vrais ouvriers. Mais tout était prédessiné en amont, il n'y a pas d'improvisation. Après, tout procède des choix que j'ai opérés en posant ma caméra. J'utilise les méthodes du documentaire et celles de la fiction.

Ces bouleversements des frontières et des codes sont communs à une nouvelle génération de réalisateurs et producteurs en Autriche, dont vous faites partie, ainsi que Gabriele Kranzelbinder dont la société Amour fou a produit votre film. Qu'est-ce qui vous réunit ?

Ruth Mader. D'abord le respect pour le travail de chacun. Ensuite, nous nous moquons complètement des lois du marché, de ce qui est censé « marcher » ou pas. L'important, c'est le cinéma que nous avons envie de faire. Je suis particulièrement proche de Barbara Albert et Jessica Hausner (respectivement réalisatrices de **Free Radicals** et de **Lovely Rita** et **Hotel** - NDLR). Nous échangeons en permanence : discussions autour des sujets de cinéma ou du cinéma en lui-même, relectures de scénario, conseils de montage et appels au secours quand on perd pied. Nous tenons, avec des méthodes et des esthétiques très différentes, à raconter des histoires qui viennent du plus profond de nous-mêmes. C'est pareil au niveau de la production. Nous ne sommes pas dans le désir de plaire mais nous sommes prêts à nous confronter à la douleur. Nous nous connaissons très bien et on peut dire que nous formons une sorte de groupe. Ce qui nous relie profondément, c'est l'exigence de ce que nous appelons cinéma.

*Entretien réalisé par
Dominique Widemann*

*Remerciements à Gabriele Kranzelbinder
pour son aide à la traduction.
<http://www.humanite.fr/journal>*

Filmographie

courts métrages	
Endstation Obdachlos	1992
Gatsch	1993
Kilometer	1994
Ready for What	1997
Gfrasta	1998
Zero Deficit	2001
long métrage	
Struggle	2002

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°509/510
Cahiers du Cinéma n°580, 594

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com